

l'une est un moyen d'arrêter l'excès de la population à Madagascar, et l'autre d'en hâter les progrès sur les côtes de la mer Glaciale. Mais rien ne peut autoriser l'adultère et la fornication dans ces deux zones, quand les conventions ont établi les lois du mariage, ou de la propriété dans l'usage des femmes.

Il en est de même pour les terres et pour les biens. Ce qui est larcin dans un état où la propriété se trouve justement répartie devient usufruit dans un état où les biens sont en commun. Ainsi le vol et l'adultère n'étaient pas permis à Sparte ; mais le droit public y permettait ce qu'on regarde ailleurs comme vol et comme adultère. Ce n'était pas la femme et le bien d'autrui qu'on prenait alors : mais la femme et le bien de tous, quand les lois accordaient pour récompense à l'adresse ce qu'elle pouvait se procurer.

Partout on connaît le juste et l'injuste : mais on n'a pas attaché universellement ces idées aux mêmes actions. Dans les pays chauds où le climat ne demande point de vêtemens, les nudités n'offensent point la pudeur : mais l'abus, quel qu'il soit, du commerce des sexes, les attentats précoces sur la virginité sont des crimes qui doivent révolter. Dans l'Inde, où tout fait une vertu de l'acte même de la génération, c'est une cruauté d'égorger la vache qui nourrit l'homme de son lait, de détruire les animaux dont la vie n'est point nuisible ni la mort utile à l'espèce humaine.

L'Iroquois ou le Huron qui tuent leur père d'un coup de massue plutôt que de l'exposer à mourir de faim, ou sur le bûcher de l'ennemi, croient faire un acte de piété filiale en obéissant aux dernières volontés de ce père qui leur demande la mort comme une grâce. Les moyens les plus opposés en apparence tendent tous également au même but, au maintien, à la prospérité du corps politique.

Voilà cette morale universelle qui, tenant à la nature de l'homme, tient à la nature des sociétés : cette morale, qui peut bien varier dans ses applications, mais jamais dans son essence, cette morale enfin à laquelle toutes les lois doivent se rapporter, se subordonner. D'après cette règle commune de toutes nos actions publiques et privées, voyons s'il y a jamais eu, s'il peut y avoir de bonnes mœurs en Europe.

Nous vivons sous trois codes : le code naturel, le code civil, le code religieux. Il est évident que, tant que ces trois sortes de législation seront contradictoires entre elles, il est impossible qu'on soit vertueux. Il faudra tantôt fouler aux pieds la nature pour obéir aux institutions sociales, et les institutions sociales pour se conformer aux préceptes de la religion. Qu'en arrivera-t-il ? C'est qu'alternativement infracteurs de ces différentes autorités, nous n'en respecterons aucune, et que nous ne serons ni hommes, ni citoyens, ni pieux.

Les bonnes mœurs exigeraient donc une ré-

forme préliminaire qui réduisit les codes à l'identité. La religion ne devrait nous défendre ou nous prescrire que ce qui nous serait prescrit ou défendu par la loi civile, et les lois civiles et religieuses se modeler sur la loi naturelle, qui a été, qui est, et qui sera toujours la plus forte. D'où l'on voit que le vrai législateur est encore à naître; que ce ne fut ni Moïse, ni Solon, ni Numa, ni Mahomet, ni même Confucius; que ce n'est pas seulement dans Athènes, mais par toute la terre qu'on a prescrit aux hommes, non la meilleure législation qu'on pouvait leur donner, mais la meilleure qu'ils pouvaient recevoir; et qu'à ne considérer que la morale, ils seraient peut-être moins éloignés du bien, s'ils étaient restés sous l'état simple et innocent de certains sauvages: car rien n'est si difficile que de déraciner des préjugés invétérés et sanctifiés. Pour celui qui projette un grand édifice, il vaut mieux une aire unie qu'une aire couverte de mauvais matériaux entassés sans méthode et sans plan, et malheureusement liés par les cimens les plus durables, ceux du temps, de l'usage et de l'autorité souveraine et des prêtres. Alors le sage ne travaille qu'avec timidité, court plus de risque, et perd plus de temps à démolir qu'à construire.

Depuis l'invasion des barbares dans cette partie du monde, presque tous les gouvernements n'ont eu pour base que l'intérêt d'un seul homme ou d'un seul corps, au préjudice de la société géné-

rale. Fondés sur la conquête, ouvrage de la force, ils n'ont varié que dans la manière d'asservir les peuples. D'abord la guerre en fit des victimes vouées au glaive de leurs ennemis ou de leurs maîtres. Que de siècles s'écoulèrent dans le sang et le carnage des nations, c'est-à-dire dans la distribution des empires, avant que les conditions de la paix eussent divinisé cet état de guerre intestine qu'on appela société ou gouvernement!

Quand le gouvernement féodal eut à jamais exclu ceux qui labouraient la terre du droit de la posséder; quand, par une collusion sacrilège entre l'autel et le trône, on eut associé Dieu à l'épée, que faisait la morale de l'Évangile, qu'enhardir la tyrannie par l'obéissance passive, que cimenter l'esclavage par le mépris des sciences, qu'ajouter enfin à la crainte des grands la crainte des démons? Et qu'étaient les mœurs avec de telles lois? Ce qu'elles sont de nos jours en Pologne, où le peuple, sans terres et sans armes, se laisse hacher par les Russes, enrôler par les Prussiens; et, n'ayant ni vigueur ni sentiment, croit qu'il suffit d'être chrétien, et reste neutre entre ses voisins et ses Palatins.

A un semblable état d'anarchie, où les mœurs ne prirent ni caractère ni stabilité, succéda l'épidémie des guerres saintes, où les nations se pervertirent et se dégradèrent en se communiquant la contagion des vices avec celle du fanatisme. On changea de mœurs pour avoir changé de climat.

Toutes les passions s'allumèrent et s'exaltèrent entre les tombeaux de Jésus et de Mahomet. On rapporta de la Palestine un germe de luxe et de faste, un goût ardent pour les épiceries de l'Orient, un esprit romanesque qui poliça la noblesse sans rendre le peuple plus heureux, ni dès-lors plus vertueux : car s'il n'y a point de bonheur sans vertu, jamais aussi la vertu ne se soutiendra sans un fonds de bonheur.

Environ deux siècles après la dépopulation de l'Europe en Asie arriva sa transmigration en Amérique. Cette révolution substitua le chaos au néant, et mêla parmi nous les vices et les productions de tous les climats. La morale ne se perfectionna pas davantage, parce qu'on égorga par avarice au lieu de massacrer par religion. Les nations qui avaient le plus acquis dans le Nouveau-Monde semblèrent recueillir en même temps toute la stupidité, la férocité, l'ignorance de l'Ancien. Elles devinrent l'égout des vices et des maladies, pauvres et sales dans l'or, débauchées avec des temples et des prêtres, fainéantes et superstitieuses avec toutes les sources du commerce et les facilités de s'éclairer. Mais aussi l'amour des richesses corrompit toutes les autres nations.

Que ce soit la guerre ou le commerce qui introduise de grandes richesses dans un état, elles sont l'objet de l'ambition publique. Ce sont d'abord les hommes les plus puissans qui s'en emparent. Alors, comme les richesses se trouvent dans

les mains qui tiennent le timon des affaires, elles se confondent dans l'esprit du peuple avec les honneurs; et le citoyen vertueux, qui n'aspire aux emplois que pour l'amour de la gloire, aspire, sans le savoir, à l'honneur pour le lucre. On ne conquiert pas, on n'acquiert pas des terres et des trésors sans vouloir en jouir, et l'on ne jouit des richesses que par la volupté ou l'ostentation du luxe. Par ce double usage elles corrompent et le citoyen qui les possède, et le peuple qu'elles fascinent. Dès qu'on ne travaille que par l'attrait du gain, et non par l'amour du devoir, on préfère les conditions les plus lucratives aux plus honorables. C'est alors qu'on voit l'honneur de profession se détourner, s'obscurcir, et se perdre dans les routes de l'opulence.

A l'avantage de la fausse considération où parviennent les richesses se joignent les commodités naturelles de l'opulence, nouvelle source de corruption. L'homme en place veut attirer chez lui. Ce n'est pas assez des honneurs qu'il reçoit en public; il lui faut des admirateurs, ou de son esprit, ou de son luxe, ou de sa table. Si les richesses corrompent en conduisant aux honneurs, combien plus encore en répandant le goût des plaisirs! La misère vend la chasteté; la paresse vend la liberté; le prince vend la magistrature, et les magistrats vendent la justice; la cour vend les places, et les hommes en place vendent le peuple au prince, qui le revend à ses voisins par des trai-

tés de guerre ou de subside, de paix ou d'échange. Mais, dans ce trafic sordide qu'introduit l'amour des richesses, l'altération la plus sensible est celle qui se fait dans les mœurs des femmes.

Il n'y a point de vice qui naisse d'autant de vices et qui en produise un plus grand nombre que l'incontinence d'un sexe dont la pudeur et la modestie sont le véritable apanage et la plus belle parure. Je n'entends point par incontinence la promiscuité des femmes : le sage Caton la conseille dans sa République ; ni leur pluralité, le présent des contrées ardentes et voluptueuses de l'Orient ; ni la liberté, soit indéfinie, soit limitée, que l'usage leur accorde en certains pays de se prêter aux désirs de plusieurs hommes. C'est chez quelques peuples un des devoirs de l'hospitalité ; chez d'autres un moyen de perfectionner l'espèce humaine ; ailleurs une offrande faite aux dieux, un acte de piété consacré par la religion. J'appelle incontinence tout commerce entre les deux sexes interdit par les lois de l'état.

Pourquoi ce délit, si pardonnable en lui-même, cette action si indifférente par sa nature, si peu libre par son attrait, a-t-elle une influence si pernicieuse sur la moralité des femmes ? C'est, je crois, la suite de l'importance que nous y avons attachée. Quel sera le frein d'une femme déshonorée à ses yeux et aux yeux de ses concitoyens ? Quel appui les autres vertus trouveront-elles au fond de son âme, lorsque rien ne peut plus ag-

graver sa honte ? Le mépris de l'opinion publique, un des plus grands efforts de la sagesse, se sépare rarement dans un être faible et timide du mépris de soi-même. On n'a point cet héroïsme avec la conscience du vice. Celle qui ne se respecte plus cesse bientôt d'être sensible au blâme et à la louange ; et, sans l'effroi de ces deux respectables fantômes, j'ignore quelle sera la règle de sa conduite. Il n'y a plus que la fureur du plaisir qui puisse la dédommager du sacrifice qu'elle a fait. Elle le sent, elle se le dit ; et, affranchie de la contrainte de la considération publique, elle s'y livre sans réserve.

La femme se détermine beaucoup plus difficilement que l'homme ; mais, lorsqu'elle a pris son parti, elle est bien plus déterminée : elle ne rougit plus lorsqu'une fois elle a cessé de rougir. Que ne foulera-t-elle pas aux pieds lorsqu'elle aura triomphé de sa vertu ? Que pensera-t-elle de cette dignité, de cette décence, de cette délicatesse de sentimens qui, dans ses jours de candeur, dictait ses propos, composait son maintien, ordonnait de sa parure ? Ce ne seront plus que de l'enfantillage, de la pusillanimité, le petit manège d'une fausse innocente, qui a des parens à contenter et un époux à séduire : mais d'autres temps, d'autres mœurs.

Quelle que soit sa perversité, ce n'est point aux grands attentats qu'elle se portera. Sa faiblesse ne lui laisse pas le courage de l'atrocité ; mais l'ha-

bituelle hypocrisie de son rôle, si elle n'a pas tout-à-fait levé le masque, jettera une teinte de fausseté sur son caractère. Ce que l'homme ose par la force, elle le tentera et l'obtiendra par la ruse. La femme corrompue propage la corruption. Elle la propage par le mauvais exemple, par des conseils insidieux, quelquefois par le ridicule. Elle a débuté par la coquetterie qui s'adressait à tous les hommes; elle a continué par la galanterie, si volage dans ses goûts, qu'il est plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu de passions que d'en trouver une qui n'ait été passionnée qu'une fois; et elle finit par compter autant d'amans que de connaissances, qu'elle rappelle, qu'elle éloigne, qu'elle rappelle encore, selon le besoin qu'elle en a, et la nature des intrigues de toute espèce dans lesquelles elle se précipite. C'est là ce qu'elle entend par avoir su jouir de ses belles années et profiter de ses charmes. C'est une d'entre elles, qui s'était rendue profonde dans cet art, qui disait en mourant qu'elle ne regrettait que les peines qu'elle s'était données pour tromper les hommes, et que les plus honnêtes étaient les meilleures dupes.

Sous l'empire de ces mœurs, l'amour conjugal est dédaigné; et ce dédain affaiblit le sentiment de la tendresse maternelle, s'il ne l'éteint pas. Les devoirs les plus sacrés et les plus doux deviennent importuns; et lorsqu'on les a négligés ou rompus, la nature ne les renoue plus. La femme qui se laisse

approcher d'un autre que de son mari n'aime plus sa famille et n'en est plus respectée. Les nœuds du sang se relâchent. Les naissances sont incertaines; et le fils ne reconnaît plus son père, ni le père son fils.

Oui, je le soutiens, les liaisons de la galanterie consomment la dépravation des mœurs et la caractérisent plus fortement que la prostitution publique. La religion est perdue lorsque le prêtre mène une vie scandaleuse; pareillement la vertu n'a plus d'asile lorsque le sanctuaire du mariage est profané. La pudeur est sous la sauvegarde du sexe timide. Qui est-ce qui rougira où la femme ne rougit plus? Ce n'est pas la prostitution qui multiplie les adultères; c'est la galanterie qui étend la prostitution. Les moralistes anciens, qui plaignaient les malheureuses victimes du libertinage, prononçaient sans ménagement contre les épouses infidèles; et ce n'était pas sans raison. Si l'on parvient à rejeter toute la honte du vice sur la classe des femmes communes, les autres ne tarderont pas à s'honorer d'un commerce restreint, bien qu'il soit d'autant plus criminel qu'il est plus volontaire et plus illicite. On ne distinguera plus la femme honnête et vertueuse de la femme tendre; l'on établira une distinction frivole entre la femme galante et la courtisane; entre le vice gratuit et le vice réduit par la misère à exiger un salaire; et ces subtilités décèleront une dépravation systématique. O temps heureux et gros-

siers de nos pères, où il n'y avait que des femmes honnêtes ou malhonnêtes; où toutes celles qui n'étaient pas honnêtes étaient malhonnêtes; et où le vice constant ne s'excusait pas par sa durée!

Mais enfin quelle est la source de ces passions délicates formées par l'esprit, le sentiment, la sympathie des caractères? La manière dont elles se terminent toujours marque bien que ces belles expressions ne sont employées que pour abrégier le combat et justifier la défaite. Également à l'usage des femmes réservées et des femmes dissolues, elles sont devenues presque ridicules.

Quel est le résultat de cette galanterie nationale? Un libertinage précoce, qui ruine la santé des jeunes gens avant la maturité de l'âge, et fane la beauté des femmes à la fleur de leurs années; une race d'hommes sans instruction, sans force et sans courage, incapables de servir la patrie; des magistrats sans dignité et sans principes; la préférence de l'esprit au bon sens, de l'agrément au devoir, de la politesse au sentiment de l'humanité, de l'art de plaire aux talens, à la vertu; des hommes personnels substitués à des hommes officieux; des offres sans réalité; des connaissances sans nombre et point d'amis; des maîtresses et point d'épouses; des amans et plus d'époux; des séparations; des divorces; des enfans sans éducation; des fortunes dérangées; des mères jalouses et des femmes vaporeuses; les maladies des

nerfs; des vieilleses chagrines et des morts prématurées.

Les femmes galantes échappent difficilement au péril du temps critique. Le dépit d'un abandon qui les menace achève de vicier le sang et les humeurs dans un moment où le calme qui naît de la conscience d'une vie honnête serait salutaire. Il est affreux de chercher inutilement en soi les consolations de la vertu, lorsque les maux de la nature viennent nous assaillir.

Ne parlez donc plus de morale chez les nations modernes; et si vous voulez trouver la cause de cette dégradation, cherchez-la dans son vrai principe.

L'or ne devient point l'idole d'un peuple, et la vertu ne tombe point dans l'avilissement, si la mauvaise constitution du gouvernement ne provoque cette corruption. Malheureusement, il la provoquera toujours, s'il est organisé de manière que l'intérêt momentané d'un seul ou d'un petit nombre puisse impunément prévaloir sur l'intérêt commun et invariable de tous; il la provoquera toujours, si les dépositaires de l'autorité peuvent en faire un usage arbitraire, se placer au-dessus de toutes les règles de la justice, faire servir leur puissance à la spoliation, et la spoliation à prolonger les abus de leur puissance. Les bonnes lois se maintiennent par les bonnes mœurs; mais les bonnes mœurs s'établissent par les bonnes lois. Les hommes sont ce que le gouvernement les fait.